

ÉDITION SMARTPHONE GRATUITE

# LA MAISON TELLIER

Guy de Maupassant



On allait là, chaque soir, vers onze heures, comme au café, simplement.

Ils s'y retrouvaient à six ou huit, toujours les mêmes, non pas des coiffeurs, mais des hommes honorables, des commerçants, des jeunes gens de la ville ; et l'on prenait sa chartreuse en lutinant quelque peu les filles, ou bien on causait sérieusement avec *Madame*, que tout le monde respectait.

Puis on rentrait se coucher avant minuit. Les jeunes gens quelquefois restaient.

La maison était familiale, toute petite, peinte en jaune, à l'encoignure d'une rue derrière l'église Saint-Étienne ; et, par les fenêtres, on apercevait le bassin plein de navires qu'on déchargeait, le grand marais salant appelé « la Retenue » et, derrière, la côte de la Vierge avec sa vieille chapelle toute grise.

*Madame*, issue d'une bonne famille de paysans du département de l'Eure, avait accepté cette

profession absolument comme elle  
 serait devenue modiste ou lingère.  
 Le préjugé du déshonneur attaché  
 à la prostitution, si violent et si  
 vivace dans les villes, n'existe pas  
 dans la campagne normande. Le  
 paysan dit : « C'est un bon  
 métier » ; et il envoie son enfant  
 tenir un harem de filles comme il  
 s'enverrait diriger un pensionnat  
 de demoiselles.

Cette maison, du reste, était venue  
 par héritage d'un vieil oncle qui la  
 possédait. *Monsieur* et *Madame*,  
 autrefois aubergistes près  
 l'Yvetot, avaient immédiatement

liquidé, jugeant l'affaire de Fécamp plus avantageuse pour eux ; et ils étaient arrivés un beau matin prendre la direction de l'entreprise qui périssait en l'absence des patrons.

Ils étaient de braves gens qui se firent aimer tout de suite de leur personnel et des voisins.

Monsieur mourut d'un coup de sang deux ans plus tard. Sa nouvelle profession l'entretenant dans la mollesse et l'immobilité, il était devenu très gros, et la santé s'était étouffée.

Madame, depuis son veuvage, était vainement désirée par tous les habitués de l'établissement ; mais on la disait absolument sage, et ses pensionnaires elles-mêmes n'étaient parvenues à rien découvrir.

Elle était grande, charnue, avenante. Son teint, pâli dans l'obscurité de ce logis toujours clos, luisait comme sous un vernis gras. Une mince garniture de cheveux follets, faux et frisés, entourait son front, et lui donnait un aspect juvénile qui jurait avec la maturité de ses formes.

invariablement gaie et la figure ouverte, elle plaisantait volontiers, avec une nuance de retenue que ses occupations nouvelles n'avaient pas encore pu lui faire perdre. Les gros mots la choquaient toujours un peu ; et quand un garçon mal élevé appelait de son nom propre l'établissement qu'elle dirigeait, elle se fâchait, révoltée. Enfin elle avait l'âme délicate, et, bien que traitant ses femmes en amies, elle répétait volontiers qu'elles « n'étaient point du même banier ».

Parfois, durant la semaine, elle partait en voiture de louage avec une fraction de sa troupe ; et l'on allait folâtrer sur l'herbe au bord de la petite rivière qui coule dans les fonds de Valmont. C'étaient alors des parties de pensionnaires échappées, des courses folles, des jeux enfantins, toute une joie de vecluses grisées par le grand air. On mangeait de la charcuterie sur le gazon en buvant du cidre, et l'on rentrait à la nuit tombante avec une fatigue délicieuse, un attendrissement doux ; et dans la voiture on embrassait Madame

omme une mère très bonne,  
leine de mansuétude et de  
omplaisance.

La maison avait deux entrées. À  
'encoignure, une sorte de café  
orgne s'ouvrait, le soir, aux gens  
lu peuple et aux matelots. Deux  
les personnes chargées du  
ommerce spécial du lieu étaient  
articulièremment destinées aux  
esoins de cette partie de la  
lientèle. Elles servaient, avec  
'aide du garçon, nommé Frédéric,  
un petit blond imberbe et fort  
omme un bœuf, les chopines de  
vin et les canettes sur les tables de

narbre branlantes, et, les bras étés au cou des buveurs, assises en travers de leurs jambes, elles poussaient à la consommation.

Les trois autres dames (elles n'étaient que cinq) formaient une sorte d'aristocratie, et demeuraient réservées à la compagnie du premier, à moins pourtant qu'on n'eût besoin d'elles en bas et que le premier fût vide.

Le salon de Jupiter, où se réunissaient les bourgeois de l'endroit, était tapissé de papier bleu et agrémenté d'un grand dessin représentant Lédà étendue

ous un cygne. On parvenait dans ce lieu au moyen d'un escalier tournant terminé par une porte étroite, humble d'apparence, donnant sur la rue, et au-dessus de laquelle brillait toute la nuit, derrière un treillage, une petite lanterne comme celles qu'on allume encore en certaines villes aux pieds des madones encastrées dans les murs.

Le bâtiment, humide et vieux, sentait légèrement le moisi. Par moments, un souffle d'eau de Cologne passait dans les couloirs, ou bien une porte entr'ouverte en

pas faisait éclater dans toute la demeure, comme une explosion de tonnerre, les cris populaciers des hommes attablés au rez-de-chaussée, et mettait sur la figure les messieurs du premier une moue inquiète et dégoûtée.

*Madame*, familière avec les clients et les amis, ne quittait point le salon, et s'intéressait aux rumeurs de la ville qui lui parvenaient par eux. Sa conversation grave faisait diversion aux propos sans suite des trois femmes ; elle était comme un repos dans le badinage polisson des particuliers ventrus

qui se livraient chaque soir à cette lébauche honnête et médiocre de boire un verre de liqueur en compagnie de filles publiques.

Les trois dames du premier s'appelaient Fernande, Raphaële et Rosa la Rosse.

Le personnel étant restreint, on avait tâché que chacune d'elles fût comme un échantillon, un résumé de ce type féminin, afin que tout consommateur pût trouver là, à peu près du moins, la réalisation de son idéal.

Fernande représentait la *belle blonde*, très grande, presque

obèse, molle, fille des champs  
dont les taches de rousseur se  
refusaient à disparaître, et dont la  
chevelure filasse, écourtée, claire  
et sans couleur, pareille à du  
chanvre peigné, lui couvrait  
insuffisamment le crâne.

Raphaële, une Marseil-laise,  
poulx des ports de mer, jouait le  
rôle indispensable de la *belle*  
*vive*, maigre, avec des pommettes  
saillantes plâtrées de rouge. Ses  
cheveux noirs, lustrés à la moelle  
de bœuf, formaient des crochets  
sur ses tempes. Ses yeux eussent  
paru beaux si le droit n'avait été

marqué d'une taie. Son nez arqué  
ombrait sur une mâchoire  
accentuée où deux dents neuves,  
en haut, faisaient tache à côté de  
celles du bas qui avaient pris en  
vieillissant une teinte foncée  
comme les bois anciens.

Rosa la Rosse, une petite boule de  
chair tout en ventre avec des  
ambes minuscules, chantait du  
matin au soir, d'une voix éraillée,  
les couplets alternativement  
grivois ou sentimentaux, racontait  
les histoires interminables et  
insignifiantes, ne cessait de parler  
que pour manger et de manger que

our parler, remuait toujours, couple comme un écureuil malgré la graisse et l'exiguité de ses pattes ; et son rire, une cascade de ris aigus, éclatait sans cesse, de-ci, de-là, dans une chambre, au grenier, dans le café, partout, à propos de rien.

Les deux femmes du rez-de-haussée, Louise, surnommée Cocote, et Flora, dite Balançoire parce qu'elle boitait un peu, l'une toujours en *Liberté* avec une ceinture tricolore, l'autre en Espagnole de fantaisie avec des sequins de cuivre qui dansaient

lans ses cheveux carotte à chacun  
 le ses pas inégaux, avaient l'air de  
 illes de cuisine habillées pour un  
 arnaval. Pareilles à toutes les  
 emmes du peuple, ni plus laides,  
 ni plus belles, vraies servantes  
 l'auberge, on les désignait dans le  
 port sous le sobriquet des deux  
 pompes.

Une paix jalouse, mais rarement  
 roublée, régnait entre ces cinq  
 emmes, grâce à la sagesse  
 conciliante de Madame et à son  
 intrarissable bonne humeur.

L'établissement, unique dans la  
 petite ville, était assidûment

réquenté. Madame avait su lui donner une tenue si comme il faut ; elle se montrait si aimable, si prévenante envers tout le monde ; son bon cœur était si connu, qu'une sorte de considération l'entourait. Les habitués faisaient des frais pour elle, triomphaient quand elle leur émoignait une amitié plus marquée ; et lorsqu'ils se rencontraient dans le jour pour leurs affaires, ils se disaient : « À ce soir, où vous savez », comme on le dit : « Au café, n'est-ce pas ? après dîner. »

Enfin la maison Tellier était une ressource, et rarement quelqu'un manquait au rendez-vous quotidien.

Or, un soir, vers la fin du mois de mai, le premier arrivé, M. Poulin, marchand de bois et ancien maire, trouva la porte close. La petite lanterne, derrière son treillage, ne brillait point ; aucun bruit ne sortait du logis, qui semblait mort. Il frappa, doucement d'abord, avec plus de force ensuite ; personne ne répondit. Alors il remonta la rue à petits pas, et, comme il arrivait sur la place du

Marché, il rencontra M. Duvert, l'armateur, qui se rendait au même endroit. Ils y retournèrent ensemble sans plus de succès. Mais un grand bruit éclata soudain tout près d'eux, et, ayant tourné la maison, ils aperçurent un rassemblement de matelots anglais et français qui heurtaient à coups de poing les volets fermés du café. Les deux bourgeois aussitôt s'enfuirent pour n'être pas compromis ; mais un léger « pss't » les arrêta : c'était M. Fournevau, le saleur de poisson, qui, les ayant reconnus, les hélait.

ls lui dirent la chose, dont il fut l'autant plus affecté que lui, marié, père de famille et fort surveillé, ne venait là que le samedi, « *securitatis causa* », disait-il, faisant allusion à une mesure de police sanitaire dont le docteur Borde, son ami, lui avait révélé les périodiques retours. C'était justement son soir et il allait se trouver ainsi privé pour toute la semaine.

Les trois hommes firent un grand crochet jusqu'au quai, trouvèrent en route le jeune M. Philippe, fils du banquier, un habitué, et M.

l'impesse, le percepteur. Tous ensemble revinrent alors par la rue « aux Juifs » pour essayer une dernière tentative. Mais les matelots exaspérés faisaient le siège de la maison, jetaient des pierres, hurlaient ; et les cinq clients du premier étage, rebrous-sant chemin le plus vite possible, se mirent à errer par les rues.

Ils rencontrèrent encore M. Dupuis, l'agent d'assurances, puis M. Vasse, le juge au tribunal de commerce ; et une longue promenade commença qui les conduisit à la jetée d'abord. Ils

assirent en ligne sur le parapet  
le granit et regardèrent moutonner  
es flots. L'écume, sur la crête des  
vagues, faisait dans l'ombre des  
blancheurs lumineuses, éteintes  
presque aussitôt qu'apparues, et le  
bruit monotone de la mer brisant  
contre les rochers se prolongeait  
dans la nuit tout le long de la  
falaise.

Lorsque les tristes promeneurs  
urent restés là quelque temps, M.  
Fournevau déclara : « Ça n'est pas  
gai. » — « Non certes, » reprit M.  
Pimpesse ; et ils repartirent à  
petits pas.

Après avoir longé la rue que l'on nomme la côte et qu'on appelle : « Sous-le-bois », ils revinrent par le pont de planche sur la Retenue, passèrent près du chemin de fer et débouchèrent de nouveau place du Marché, où une querelle commença tout à coup entre le percepteur, M. Pimpesse, et le maire, M. Tournevau, à propos d'un champignon comestible que l'un d'eux affirmait avoir trouvé dans les environs.

Les esprits étant aigris par l'ennui, on en serait peut-être venu aux voies de fait si les autres ne

étaient interposés. M. Pimpesse, furieux, se retira ; et aussitôt une nouvelle altercation s'éleva entre l'ancien maire, M. Poulin, et l'agent d'assurances, M. Dupuis, au sujet des appointements du percepteur et des bénéfices qu'il pouvait se créer. Les propos injurieux pleuvaient des deux côtés, quand une tempête de cris formidables se déchaîna, et la troupe des matelots, fatigués d'attendre en vain devant une maison fermée, déboucha sur la place. Ils se tenaient par le bras, deux par deux, formant une

ongue procession, et ils vociféraient furieusement. Le groupe des bourgeois se dissimula sous une porte, et la horde hurlante disparut dans la direction de l'abbaye. Longtemps encore on entendit la clameur diminuant comme un orage qui s'éloigne ; et le silence se rétablit.

M. Poulin et M. Dupuis, enragés l'un contre l'autre, partirent, chacun de son côté, sans se saluer. Les quatre autres se remirent en marche, et redescendirent instinctivement vers l'établissement d'ellier. Il était toujours clos, muet,

impénétrable. Un ivrogne, tranquille et obstiné, tapait des petits coups dans la devanture du café, puis s'arrêtait pour appeler à mi-voix le garçon Frédéric. Voyant qu'on ne lui répondait point, il prit le parti de s'asseoir sur la marche de la porte, et l'attendre les événements.

Les bourgeois allaient se retirer quand la bande tumultueuse des hommes du port reparut au bout de la rue. Les matelots français raillaient la *Marseillaise*, les anglais le *Rule Britannia*. Il y eut un ruement général contre les

nurs, puis le flot de brutes reprit son cours vers le quai, où une bataille éclata entre les marins des deux nations. Dans la rixe, un Anglais eut le bras cassé, et un Français le nez fendu.

L'ivrogne, qui était resté devant la porte, pleurait maintenant comme pleurent les pochards ou les enfants contrariés.

Les bourgeois, enfin, se dispersèrent.

Peu à peu le calme revint sur la cité troublée. De place en place, encore par instants, un bruit de voix s'élevait, puis s'éteignait

lans le lointain. Seul, un homme errait toujours, M. Tournevau, le valeureux, désolé d'attendre au prochain samedi ; et il espérait on ne sait quel hasard, ne comprenant pas, s'exaspérant que la police laissât fermer ainsi un établissement d'utilité publique qu'elle surveille et tient sous sa garde.

Il y retourna, flairant les murs, cherchant la raison ; et il s'aperçut que sur l'auvent une pancarte était collée. Il alluma bien vite une allumette-bougie, et lut ces mots tracés d'une grande écriture

négale : « Fermé pour cause de première communion. »

Alors il s'éloigna, comprenant bien que c'était fini.

L'ivrogne maintenant dormait, étendu tout de son long en travers de la porte inhospitalière.

Et le lendemain, tous les habitués, l'un après l'autre, trouvèrent moyen de passer dans la rue avec les papiers sous le bras pour se donner une contenance ; et, d'un coup d'œil furtif, chacun lisait l'avertissement mystérieux : « Fermé pour cause de première communion. »

## II

C'est que Madame avait un frère établi menuisier en leur pays natal, Virville, dans l'Eure. Du temps que Madame était encore tubergiste à Yvetot, elle avait tenu sur les fonts baptismaux la fille de ce frère qu'elle nomma Constance, Constance Rivet ; étant elle-même une Rivet par son père. Le menuisier, qui savait sa sœur en bonne position, ne la perdait pas de vue, bien qu'ils ne se rencontrassent pas souvent, retenus tous les deux par leurs

occupations et habitant du reste loin l'un de l'autre. Mais comme la fillette allait avoir douze ans, et faisait, cette année-là, sa première communion, il saisit cette occasion d'un rapprochement, et il écrivit à sa sœur qu'il comptait sur elle pour la cérémonie. Les vieux parents étaient morts, elle ne pouvait refuser à sa filleule ; elle accepta. Son frère, qui s'appelait Joseph, espérait qu'à force de révérences il arriverait peut-être à obtenir qu'on fit un testament en faveur de la petite, Madame étant sans enfants.

La profession de sa sœur ne gênait nullement ses scrupules, et, du reste, personne dans le pays ne savait rien. On disait seulement en parlant d'elle : « Madame Tellier est une bourgeoise de Fécamp », ce qui laissait supposer qu'elle pouvait vivre de ses rentes. De Fécamp à Virville on comptait au moins vingt lieues ; et vingt lieues de terre pour des paysans sont plus difficiles à franchir que l'Océan pour un civilisé. Les gens de Virville n'avaient jamais dépassé Rouen ; rien n'attirait ceux de Fécamp dans un petit village de

vingt-cinq cents feux, perdu au milieu des plaines et faisant partie d'un autre département. Enfin on ne savait rien.

Mais, l'époque de la communion approchant, Madame éprouva un grand embarras. Elle n'avait point de sous-maîtresse, et ne se souciait nullement de laisser sa maison, même pendant un jour. Toutes les rivalités entre les dames d'en haut et celles d'en bas éclateraient infailliblement ; puis Frédéric se grisait sans doute, et quand il était gris, il assommait les gens pour un oui ou pour un non. Enfin

elle se décida à emmener tout son monde, sauf le garçon à qui elle donna sa liberté jusqu'au lendemain.

Le frère consulté ne fit aucune opposition, et se chargea de loger la compagnie entière pour une nuit. Donc, le samedi matin, le train express de huit heures emportait Madame et ses compagnes dans un wagon de seconde classe.

Jusqu'à Beuzeville elles furent seules et jacassèrent comme des oies. Mais à cette gare un couple monta. L'homme, vieux paysan

êtu d'une blouse bleue, avec un col plissé, des manches larges serrées aux poignets et ornées d'une petite broderie blanche, couvert d'un antique chapeau de forme haute dont le poil roussi semblait hérissé, tenait d'une main un immense parapluie vert, et de l'autre un vaste panier qui laissait passer les têtes effarées de trois canards. La femme, raide en sa coiffe rustique, avait une physionomie de poule avec un nez pointu comme un bec. Elle s'assit en face de son homme et demeura sans bouger, saisie de se trouver

au milieu d'une aussi belle société.

Et c'était, en effet, dans le wagon un éblouissement de couleurs éclatantes. Madame, tout en bleu, en soie bleue des pieds à la tête, portait là-dessus un châle de faux cachemire français, rouge, aveuglant, fulgurant. Fernande soufflait dans une robe écossaise dont le corsage, lacé à toute force par ses compagnes, soulevait sa roulante poitrine en un double lôme toujours agité qui semblait liquide sous l'étoffe.

Raphaële, avec une coiffure emplumée simulant un nid plein d'oiseaux, portait une toilette lilas, pailletée d'or, quelque chose d'oriental qui seyait à sa physionomie de Juive. Rosa la Rosse, en jupe rose à larges volants, avait l'air d'une enfant trop grasse, d'une naine obèse ; et ces deux Pompes semblaient s'être défilé des accoutrements étranges au milieu de vieux rideaux de fenêtre, ces vieux rideaux à lamages datant de la Restauration. Bientôt qu'elles ne furent plus seules dans le compartiment, ces dames

rirent une contenance grave, et se mirent à parler de choses relevées pour donner bonne opinion d'elles. Mais à Bolbec apparut un monsieur à favoris blonds, avec les bagues et une chaîne en or, qui mit dans le filet sur sa tête plusieurs paquets enveloppés de toile cirée. Il avait un air farceur et son enfant. Il salua, sourit et demanda avec aisance : « Ces dames changent de garnison ? » — Cette question jeta dans le groupe une confusion embarrassée. Madame enfin reprit contenance, et elle répondit

èchement, pour venger l'honneur  
du corps : — « Vous pourriez bien  
être poli ! » Il s'excusa : —  
« Pardon, je voulais dire de  
nonastère. » — Madame, ne  
trouvant rien à répliquer, ou  
sugeant peut-être la rectification  
suffisante, fit un salut digne en  
baissant les lèvres.

Alors le monsieur, qui se trouvait  
assis entre Rosa la Rosse et le  
vieux paysan, se mit à cligner de  
l'œil aux trois canards dont les  
têtes sortaient du grand panier ;  
puis, quand il sentit qu'il captivait  
déjà son public, il commença à

chatouiller ces animaux sous le bec, en leur tenant des discours trôles pour dérider la société : — « Nous avons quitté notre petite na-mare ! Couen ! Couen ! Couen ! — pour faire connaissance avec la petite roche, — Couen ! Couen ! Couen ! » Les malheureuses bêtes tournaient le cou afin d'éviter ses caresses, faisaient des efforts affreux pour sortir de leur prison l'osier ; puis soudain toutes trois ensembles poussèrent un lamentable cri de détresse : — Couen ! Couen ! Couen ! Couen !

— Alors ce fut une explosion de rires parmi les femmes. Elles se penchaient, elles se poussaient pour voir ; on s'intéressait follement aux canards ; et le monsieur redoublait de grâce, d'esprit et d'agaceries.

Rosa s'en mêla, et, se penchant par-dessus les jambes de son voisin, elle embrassa les trois bêtes sur le nez. Aussitôt chaque femme voulut les baiser à son tour ; et le monsieur asseyait ces dames sur ses genoux, les faisait sauter, les pinçait ; tout à coup il les tutoya.

Les deux paysans, plus affolés encore que leurs volailles, oulaient des yeux de possédés sans oser faire un mouvement, et leurs vieilles figures plissées n'avaient pas un sourire, pas un ressaillement.

Alors le monsieur, qui était commis voyageur, offrit par farce les bretelles à ces dames, et, s'emparant d'un de ses paquets, il l'ouvrit. C'était une use, le paquet contenait des jarretières.

Il y en avait en soie bleue, en soie rose, en soie rouge, en soie violette, en soie mauve, en soie

onceau, avec des boucles de métal formées par deux anneaux enlacés et dorés. Les filles poussèrent des cris de joie, puis examinèrent les échantillons, surprises par la gravité naturelle à toute femme qui tripote un objet de toilette. Elles se consultaient de l'œil ou d'un mot chuchoté, se répondaient de même, et Madame maniait avec envie une paire de jarretières orangées, plus larges, plus imposantes que les autres : de vraies jarretières de patronne.

Le monsieur attendait, nourrissant une idée : — « Allons, mes petites

chattes, dit-il, il faut essayer. » —  
Ce fut une tempête  
l'exclamations ; et elles serraient  
leurs jupes entre leurs jambes  
comme si elles eussent craint des  
violences. Lui, tranquille, attendait  
son heure. Il déclara : « Vous ne  
voulez pas, je remballe. » Puis,  
finement : — « J'offrirai une  
paire, au choix, à celles qui feront  
l'essai. » — Mais elles ne  
voulait pas, très dignes, la taille  
redressée. Les deux Pompes  
pendant semblaient si  
malheureuses qu'il leur renouvela  
la proposition. Flora Balançoire

urtout, torturée de désir, hésitait visiblement. Il la pressa : — « Vas-y, ma fille, un peu de courage ; tiens, la paire lilas, elle ira bien avec ta toilette. » Alors elle se décida, et, relevant sa robe, montra une forte jambe de machère, mal serrée en un bas grossier. Le monsieur, se baissant, accrocha la jarretière sous le genou d'abord, puis au-dessus ; et il chatouillait doucement la fille pour lui faire pousser des petits cris avec de brusques ressaillements. Quand il eut fini, il donna la paire lilas et demanda :

— « À qui le tour ? » Toutes ensemble s'écrièrent : — « A moi ! à moi ! » Il commença par Rosa la Rosse, qui découvrit une chose informe, toute ronde, sans cheville, un vrai « boudin de lambe », comme disait Raphaële. Fernande fut complimentée par le commis voyageur qu'enthousiasmèrent ses puissantes colonnes. Les maigres tibias de la belle Juive eurent moins de succès. Louise Cocote, par plaisanterie, boiffa le monsieur de sa jupe ; et Madame fut obligée d'intervenir pour arrêter cette farce

nconvenante. Enfin Madame elle-même tendit sa jambe, une belle ambe normande, grasse et nusclée ; et le voyageur, surpris et ravi, ôta galamment son chapeau pour saluer ce maître mollet en vrai chevalier français.

Les deux paysans, figés dans l'ahurissement, regardaient de côté, d'un seul œil ; et ils ressemblaient si absolument à des boulets que l'homme aux favoris blonds, en se relevant, leur fit dans le nez « Co-co-ri-co ». Ce qui léchaîna de nouveau un ouragan de gaîté.

Les vieux descendirent à Motteville, avec leur panier, leurs canards et leur parapluie ; et l'on entendit la femme dire à son homme en s'éloignant : « C'est les traînées qui s'en vont encore à ce satané Paris. »

Le plaisant commis porte-balle descendit lui-même à Rouen, après s'être montré si grossier que Madame se vit obligée de le remettre vertement à sa place.

Elle ajouta, comme morale : « Ça nous apprendra à causer au premier venu. »

À Oissel, elles changèrent de train, et trouvèrent à une gare suivante M. Joseph Rivet qui les attendait avec une grande charrette pleine de chaises et attelée d'un cheval blanc.

Le menuisier embrassa poliment toutes ces dames et les aida à monter dans sa carriole. Trois s'assirent sur trois chaises au fond ; Raphaële, Madame et son frère, sur les trois chaises de devant ; et Rosa, n'ayant point de siège, se plaça tant bien que mal sur les genoux de la grande Fernande ; puis l'équipage se mit

en route. Mais, aussitôt, le trot accidenté du bidet secoua si terriblement la voiture que les chaises commencèrent à danser, etant les voyageuses en l'air, à droite, à gauche, avec des mouvements de pantins, des grimaces effarées, des cris d'effroi, coupés soudain par une secousse plus forte. Elles se cramponnaient aux côtés du véhicule ; les chapeaux tombaient dans le dos, sur le nez ou vers l'épaule ; et le cheval blanc allait toujours, allongeant la tête, et la queue droite, une petite queue de

at sans poil dont il se battait les  
esses de temps en temps. Joseph  
rivet, un pied tendu sur le  
rancard, l'autre jambe repliée  
ous lui, les coudes très élevés,  
enait les rênes, et de sa gorge  
'échappait à tout instant une sorte  
le gloussement qui, faisant  
resser les oreilles au bidet,  
ccélérait son allure.

Des deux côtés de la route la  
campagne verte se déroulait. Les  
colzas en fleur mettaient de place  
en place une grande nappe jaune  
ondulante d'où s'élevait une saine  
et puissante odeur, une odeur

énérante et douce, portée très loin par le vent. Dans les seigles déjà grands des bluets montraient leurs petites têtes azurées que les femmes voulaient cueillir, mais M. Rivet refusa d'arrêter. Puis parfois, un champ tout entier semblait arrosé de sang tant les coquelicots l'avaient envahi. Et au milieu de ces plaines colorées ainsi par les fleurs de la terre, la carriole, qui paraissait porter elle-même un bouquet de fleurs aux têtes plus ardentes, passait au trot du cheval blanc, disparaissait derrière les grands arbres d'une

ferme, pour reparaître au bout du feuillage et promener de nouveau à travers les récoltes jaunes et vertes, piquées de rouge ou de bleu, cette éclatante charretée de femmes qui fuyait sous le soleil.

Une heure sonnait quand on arriva devant la porte du menuisier.

Elles étaient brisées de fatigue et souffraient de faim, n'ayant rien pris depuis le départ. Mme Rivet se précipita, les fit descendre l'une après l'autre, les embrassant aussitôt qu'elles touchaient terre ; et elle ne se lassait point de bercer sa belle-sœur, qu'elle

lésirait accaparer. On mangea dans l'atelier débarrassé des établis pour le dîner du lendemain. Une bonne omelette que suivit une andouille grillée, arrosée de bon cidre piquant, rendit la gaieté à tout le monde. Rivet, pour trinquer, avait pris un verre, et sa femme servait, faisait la cuisine, apportait les plats, les enlevait, murmurant à l'oreille de chacune : — « En avez-vous à votre désir ? » Des tas de planches dressées contre les murs et des empilements de copeaux balayés dans les coins répandaient un

parfum de bois varloqué, une odeur  
de menuiserie, ce souffle résineux  
qui pénètre au fond des poumons.

On réclama la petite, mais elle  
était à l'église, ne devant rentrer  
que le soir.

La compagnie alors sortit pour  
faire un tour dans le pays.

C'était un tout petit village que  
traversait une grande route. Une  
longue file de maisons rangées le long  
de cette voie unique abritaient les  
commerçants de l'endroit,  
le boucher, l'épicier, le menuisier,  
le cafetier, le savetier et le  
boulangier. L'église, au bout de

cette sorte de rue, était entourée  
l'un étroit cimetièrè ; et quatre  
illeuls démesurés, plantés devant  
on portail, l'ombrageaient tout  
entière. Elle était bâtie en silex  
aillé, sans style aucun, et coiffée  
l'un clocher d'ardoises. Après  
elle la campagne recommençait,  
coupée çà et là de bouquets  
l'arbres cachant les fermes.

Rivet, par cérémonie, et bien  
ju'en vêtements d'ouvrier, avait  
pris le bras de sa sœur qu'il  
promenait avec majesté. Sa  
emme, tout émue par la robe à  
filets d'or de Raphaële, s'était

placée entre elle et Fernande. La  
poulotte Rosa trottaît derrière avec  
Louise Cocote et Flora  
Balançoire, qui boitailloit,  
exténuée.

Les habitants venaient aux portes,  
les enfants arrêtaient leurs jeux, un  
rideau soulevé laissait entrevoir  
une tête coiffée d'un bonnet  
l'indienne ; une vieille à béquille  
et presque aveugle se signa  
comme devant une procession ; et  
chacun suivait longtemps du  
regard toutes les belles dames de  
la ville qui étaient venues de si  
loin pour la première communion

le la petite à Joseph Rivet. Une immense considération rejaillissait sur le menuisier.

En passant devant l'église, elles entendirent des chants d'enfants : un cantique crié vers le ciel par les petites voix aiguës ; mais Madame empêcha qu'on entrât, pour ne point troubler ces chérubins.

Après un tour dans la campagne, et l'énumération des principales propriétés, du rendement de la terre et de la production du bétail, Joseph Rivet ramena son troupeau

le femmes et l'installa dans son  
ogis.

La place étant fort restreinte, on  
es avait réparties deux par deux  
dans les pièces.

Rivet, pour cette fois, dormirait  
dans l'atelier, sur les copeaux ; sa  
emme partagerait son lit avec sa  
elle-sœur, et, dans la chambre à  
côté, Fernande et Raphaële  
poseraient ensemble. Louise et  
Flora se trouvaient installées dans  
la cuisine sur un matelas jeté par  
erre ; et Rosa occupait seule un  
petit cabinet noir au-dessus de  
l'escalier, contre l'entrée d'une

coupente étroite où coucherait,  
cette nuit-là, la communiante.

Lorsque rentra la petite fille, ce fut  
sur elle une pluie de baisers ;  
toutes les femmes la voulaient  
caresser, avec ce besoin  
l'expansion tendre, cette habitude  
professionnelle de chatteries, qui,  
dans le wagon, les avait fait toutes  
embrasser les canards. Chacune  
s'assit sur ses genoux, mania ses  
fins cheveux blonds, la serra dans  
ses bras en des élans d'affection  
véhémement et spontanée. L'enfant  
bien sage, toute pénétrée de piété,

comme fermée par l'absolution, se laissait faire patiente et recueillie.

La journée ayant été pénible pour tout le monde, on se coucha bien vite après dîner. Ce silence illimité des champs qui semble presque religieux enveloppait le petit village, un silence tranquille, pénétrant, et large jusqu'aux astres. Les filles, accoutumées aux soirées tumultueuses du logis public, se sentaient émues par ce muet repos de la campagne endormie. Elles avaient des frissons sur la peau, non de froid,

nais des frissons de solitude  
venus du cœur inquiet et troublé.  
Sitôt qu'elles furent en leur lit,  
l'un par deux, elles s'étreignirent  
comme pour se défendre contre  
cet envahissement du calme et  
profond sommeil de la terre. Mais  
Rosa la Rosse, seule en son  
cabinet noir, et peu habituée à  
s'endormir les bras vides, se sentit  
saisie par une émotion vague et  
désolée. Elle se retournait sur sa  
croupe, ne pouvant obtenir le  
profond sommeil, quand elle entendit,  
derrière la cloison de bois contre  
sa tête, de faibles sanglots comme

yeux d'un enfant qui pleure. Effrayée, elle appela faiblement, et une petite voix entrecoupée lui répondit. C'était la fillette qui, couchant toujours dans la chambre de sa mère, avait peur en sa soupente étroite.

Rosa, ravie, se leva, et doucement, pour ne réveiller personne, alla chercher l'enfant. Elle l'amena dans son lit bien chaud, la pressa contre sa poitrine en l'embrassant, la dorlota, l'enveloppa de sa tendresse aux manifestations exagérées, puis, calmée elle-même, s'endormit. Et jusqu'au

our la communiantre reposa son front sur le sein nu de la prostituée.

Dès cinq heures, à l'*Angelus*, la petite cloche de l'église sonnait à toute volée réveilla ces dames qui dormaient ordinairement leur matinée entière, seul repos des fatigues nocturnes. Les paysans dans le village étaient déjà debout. Les femmes du pays allaient affairées de porte en porte, causant vivement, apportant avec précaution de courtes robes de mousseline empesées comme du carton, ou des cierges démesurés,

avec un nœud de soie frangée d'or au milieu, et des découpures de soie indiquant la place de la main. Le soleil déjà haut rayonnait dans un ciel tout bleu qui gardait vers l'horizon une teinte un peu rosée, comme une trace affaiblie de l'aurore. Des familles de poules se promenaient devant leurs maisons ; et, de place en place, un coq noir au cou luisant levait sa tête coiffée de pourpre, battait des ailes, et jetait au vent son chant de victoire que répétaient les autres coqs.

Des carrioles arrivaient des communes voisines, déchargeant au seuil des portes les hautes Normandes en robes sombres, au fichu croisé sur la poitrine et retenu par un bijou d'argent séculaire. Les hommes avaient passé la blouse bleue sur la redingote neuve ou sur le vieil habit de drap vert dont les deux masques passaient.

Quand les chevaux furent à l'écurie, il y eut ainsi tout le long de la grande route une double ligne de guimbardes rustiques, charrettes, cabriolets, tilburys,

chairs à bancs, voitures de toute forme et de tout âge, penchées sur le nez ou bien cul par terre et les crancards au ciel.

La maison du menuisier était pleine d'une activité de ruche. Ces dames, en caraco et en jupon, les cheveux répandus sur le dos, des cheveux maigres et courts qu'on aurait dits ternis et rongés par l'usage, s'occupaient à habiller l'enfant.

La petite, debout sur une table, ne remuait pas, tandis que Mme Lellier dirigeait les mouvements de son bataillon volant. On la

lébarbouilla, on la peigna, on la coiffa, on la vêtit, et, à l'aide d'une multitude d'épingles, on disposa les plis de la robe, on cinça la taille trop large, on organisa l'élégance de la toilette. Puis, quand ce fut terminé, on fit asseoir la patiente en lui recommandant de ne plus bouger ; et la troupe agitée des femmes courut se parer à son tour.

La petite église recommençait à sonner. Son tintement frêle de cloche pauvre montait se perdre à ravers le ciel, comme une voix

rop faible, vite noyée dans  
'immensité bleue.

Les communiants sortaient des  
portes, allaient vers le bâtiment  
communal qui contenait les deux  
écoles et la mairie, et situé tout au  
bout du pays, tandis que la  
« maison de Dieu » occupait  
l'autre bout.

Les parents, en tenue de fête, avec  
une physionomie gauche et ces  
mouvements inhabiles des corps  
toujours courbés sur le travail,  
suivaient leurs mioches. Les  
petites filles disparaissaient dans  
un nuage de tulle neigeux

semblable à de la crème fouettée, tandis que les petits hommes, pareils à des embryons de garçons le café, la tête encollée de bouillie, marchaient les jambes écartées, pour ne point tacher leur culotte noire.

C'était une gloire pour une famille quand un grand nombre des parents, venus de loin, entouraient l'enfant : aussi le triomphe du nouveau-né fut-il complet. Le régiment Tellier, patronne en tête, suivait Constance ; et le père donnant le bras à sa sœur, la mère marchant à côté de Raphaële,

Fernande avec Rosa, et les deux pompes ensemble, la troupe se déployait majestueusement comme un état-major en grand uniforme.

L'effet dans le village fut prodigieux.

À l'école, les filles se rangèrent sous la cornette de la bonne sœur, les garçons sous le chapeau de l'instituteur, un bel homme qui représentait ; et l'on partit en chantant un cantique.

Les enfants mâles en tête allongeaient leurs deux files entre les deux rangs de voitures

lételées, les filles suivaient dans le même ordre ; et tous les habitants ayant cédé le pas aux dames de la ville par considération, elles arrivaient immédiatement après les petites, prolongeant encore la double ligne de la procession, trois à gauche et trois à droite, avec leurs toilettes éclatantes comme un bouquet de feu d'artifice.

Leur entrée dans l'église affola la population. On se pressait, on se retournait, on se poussait pour les voir. Et des dévotes parlaient presque haut, stupéfaites par le

pectacle de ces dames plus  
hamarrées que les chasubles des  
chantres. Le maire offrit son banc,  
le premier banc à droite auprès du  
chœur, et Mme Tellier y prit place  
avec sa belle-sœur, Fernande et  
Raphaële. Rosa la Rosse et les  
deux Pompes occupèrent le  
second banc en compagnie du  
nenuisier.

Le chœur de l'église était plein  
d'enfants à genoux, filles d'un  
côté, garçons de l'autre, et les  
longs cierges qu'ils tenaient en  
main semblaient des lances  
inclinées en tous sens.

Devant le lutrin, trois hommes lebout chantaient d'une voix pleine. Ils prolongeaient indéfiniment les syllabes du latin sonore, éternisant les *Amen* avec les a-a indéfinis que le serpent soutenait de sa note monotone poussée sans fin, mugie par l'instrument de cuivre à large gueule. La voix pointue d'un enfant donnait la réplique, et, de temps en temps, un prêtre assis dans une stalle et coiffé d'une barrette carrée se levait, redouillait quelque chose et s'asseyait de nouveau, tandis que

es trois chantres repartaient, l'œil fixé sur le gros livre de plainchant ouvert devant eux et porté par les ailes déployées d'un aigle le bois monté sur pivot.

Puis un silence se fit. Toute l'assistance, d'un seul mouvement, se mit à genoux, et l'officiant parut, vieux, vénérable, avec des cheveux blancs, incliné sur le calice qu'il portait de sa main gauche. Devant lui marchaient les deux servants en robe rouge, et, derrière, apparut une foule de chantres à gros

ouliers qui s'alignèrent des deux côtés du chœur.

Une petite clochette tinta au milieu du grand silence. L'office divin commençait. Le prêtre circulait lentement devant le tabernacle d'or, faisait des génuflexions, psalmodiait de sa voix cassée, chevrotante de vieillesse, les prières réparatoires. Aussitôt qu'il s'était levé, tous les chantres et le serpent s'éclataient d'un seul coup, et des hommes aussi chantaient dans l'église, d'une voix moins forte,

plus humble, comme doivent chanter les assistants.

Soudain le *Kyrie Eleison* jaillit vers le ciel, poussé par toutes les voitrines et tous les cours. Des grains de poussière et des fragments de bois vermoulu tombèrent même de la voûte ancienne secouée par cette explosion de cris. Le soleil qui frappait sur les ardoises du toit faisait une fournaise de la petite église ; et une grande émotion, une attente anxieuse, les approches de l'ineffable mystère,

étreignaient le cœur des enfants,  
erraient la gorge de leurs mères.

Le prêtre, qui s'était assis quelque  
emps, remonta vers l'autel, et,  
ête nue, couvert de ses cheveux  
l'argent, avec des gestes  
resemblants, il approchait de l'acte  
urnaturel.

Il se tourna vers les fidèles, et, les  
nains tendues vers eux,  
prononça : « *Orate, fratres* »,  
« priez, mes frères ». Ils priaient  
ous. Le vieux curé balbutiait  
maintenant tout bas les paroles  
nystérieuses et suprêmes ; la  
clochette tintait coup sur coup ; la

l'ouïe prosternée appelait Dieu ;  
les enfants défaillaient d'une  
anxiété démesurée.

C'est alors que Rosa, le front dans  
ses mains, se rappela tout à coup  
sa mère, l'église de son village, sa  
première communion. Elle se crut  
venue à ce jour là, quand elle  
était si petite, toute noyée en sa  
robe blanche, et elle se mit à  
pleurer. Elle pleura doucement  
l'abord : les larmes lentes  
sortaient de ses paupières, puis,  
avec ses souvenirs, son émotion  
grandit, et, le cou gonflé, la  
poitrine battante, elle sanglota.

Elle avait tiré son mouchoir, s'essuyait les yeux, se tamponnait le nez et la bouche pour ne point crier : ce fut en vain ; une espèce de râle sortit de sa gorge, et deux autres soupirs profonds, déchirants, lui répondirent ; car les deux voisines, abattues près d'elle, Louise et Flora étreintes les mêmes souvenirs lointains gémissaient aussi avec des torrents de larmes.

Mais comme les larmes sont contagieuses, Madame, à son tour, sentit bientôt ses paupières humides, et, se tournant vers sa

elle-sœur, elle vit que tout son banc pleurait aussi.

Le prêtre engendrait le corps de Dieu. Les enfants n'avaient plus la pensée, jetés sur les dalles par une espèce de peur dévote ; et, dans l'église, de place en place, une femme, une mère, une sœur, saisie par l'étrange sympathie des émotions poignantes, bouleversée aussi par ces belles dames à genoux que secouaient des frissons et des hoquets, trempait son mouchoir d'indienne à carreaux et, de la main gauche,

ressait violemment son cœur  
bondissant.

Comme la flammèche qui jette le  
feu à travers un champ mûr, les  
armes de Rosa et de ses  
compagnes gagnèrent en un  
instant toute la foule. Hommes,  
femmes, vieillards, jeunes gars en  
douloureuse nouveauté, tous bientôt  
s'anglotèrent, et sur leur tête  
semblait planer quelque chose de  
surhumain, une âme épandue, le  
souffle prodigieux d'un être  
invisible et tout-puissant.

Alors, dans le chœur de l'église,  
un petit coup sec retentit : la

bonne sœur, en frappant sur son ivre, donnait le signal de la communion ; et les enfants, grelottant d'une fièvre divine, s'approchèrent de la table sainte.

Toute une file s'agenouillait. Le vieux curé, tenant en main le calice d'argent doré, passait devant eux, leur offrant, entre ses deux doigts, l'hostie sacrée, le corps du Christ, la rédemption du monde. Ils ouvraient la bouche avec des spasmes, des grimaces nerveuses, les yeux fermés, la face toute pâle ; et la longue nappe étendue sous leurs mentons

rémissait comme de l'eau qui bouillonne.

Soudain dans l'église une sorte de tourmente courut, une rumeur de foule en délire, une tempête de sanglots avec des cris étouffés. Cela passa comme ces coups de vent qui courbent les forêts ; et le prêtre restait debout, immobile, une hostie à la main, paralysé par l'émotion, se disant : « C'est Dieu, c'est Dieu qui est parmi nous, qui manifeste sa présence, qui descend à ma voix sur son peuple agenouillé. » Et il balbutiait des prières affolées, sans trouver les

nots, des prières de l'âme, dans un élan furieux vers le ciel.

Il acheva de donner la communion avec une telle surexcitation de foi que ses jambes défailaient sous lui, et quand lui-même eut bu le sang de son Seigneur, il s'abîma dans un acte de remerciement éperdu.

Derrière lui le peuple peu à peu se calmait. Les chantres, relevés dans la dignité du surplis blanc, repartaient d'une voix moins sûre, encore mouillée ; et le serpent aussi semblait enrôlé comme si l'instrument lui-même eût pleuré.

Alors, le prêtre, levant les mains, leur fit signe de se taire, et passant entre les deux haies de communicants perdus en des extases de bonheur, il s'approcha jusqu'à la grille du chœur.

L'assemblée s'était assise au milieu d'un bruit de chaises, et tout le monde à présent se penchait avec force. Dès qu'on aperçut le curé, on fit silence, et il commença à parler d'un ton très bas, hésitant, voilé. « Mes chers frères, mes chères sœurs, mes enfants, je vous remercie du fond du cœur : vous venez de me

lonner la plus grande joie de ma  
rie. J'ai senti Dieu qui descendait  
sur nous à mon appel. Il est venu,  
il était là, présent, qui emplissait  
vos âmes, faisait déborder vos  
yeux. Je suis le plus vieux prêtre  
du diocèse, j'en suis aussi,  
aujourd'hui, le plus heureux. Un  
miracle s'est fait parmi nous, un  
vrai, un grand, un sublime  
miracle. Pendant que Jésus-Christ  
pénétrait pour la première fois  
dans le corps de ces petits, le  
Saint-Esprit, l'oiseau céleste, le  
souffle de Dieu, s'est abattu sur  
vous, s'est emparé de vous, vous a

aisis, courbés comme des roseaux  
sous la brise. »

Puis, d'une voix plus claire, se  
tournant vers les deux bancs où se  
trouvaient les invitées du  
nenuisier : « Merci surtout à  
vous, mes chères sœurs, qui êtes  
venues de si loin, et dont la  
présence parmi nous, dont la foi  
visible, dont la piété si vive ont été  
pour tous un salutaire exemple.  
Vous êtes l'édification de ma  
paroisse ; votre émotion a  
échauffé les cœurs ; sans vous,  
peut-être, ce grand jour n'aurait  
pas eu ce caractère vraiment divin.

Il suffit parfois d'une seule brebis l'élite pour décider le Seigneur à descendre sur le troupeau. »

La voix lui manquait. Il ajouta : « C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il. » Et il remonta vers l'autel pour terminer l'office.

Maintenant on avait hâte de partir. Les enfants eux-mêmes s'agitaient, las d'une si longue session d'esprit. Ils avaient faim ailleurs, et les parents peu à peu s'en allaient, sans attendre le dernier évangile, pour terminer les apprêts du repas.

Ce fut une cohue à la sortie, une cohue bruyante, un charivari de voix criardes où chantait l'accent normand. La population formait deux haies, et lorsque parurent les enfants, chaque famille se précipita sur le sien.

Constance se trouva saisie ; entourée, embrassée par toute la maisonnée de femmes. Rosa surtout ne se lassait pas de l'étreindre. Enfin elle lui prit une main, Mme Tellier s'empara de l'autre ; Raphaële et Fernande relevèrent sa longue jupe de nousseline pour qu'elle ne traînât

joint dans la poussière ; Louise et Flora fermaient la marche avec Mme Rivet ; et l'enfant, recueillie, toute pénétrée par le Dieu qu'elle portait en elle, se mit en route au milieu de cette escorte d'honneur.

Le festin était servi dans l'atelier sur de longues planches portées par des traverses.

La porte ouverte, donnant sur la rue, laissait entrer toute la joie du village. On se régalait partout. Par chaque fenêtre on apercevait des ablées de monde endimanché, et les cris sortaient des maisons en rognette. Les paysans, en bras de

chemise, buvaient du cidre pur à plein verre, et au milieu de chaque compagnie on apercevait deux enfants, ici deux filles, là deux garçons, dînant dans l'une des deux familles.

Quelquefois, sous la lourde chaleur de midi, un char à bancs traversait le pays au trot sautillant d'un vieux bidet, et l'homme en blouse qui conduisait jetait un regard d'envie sur toute cette ripaille étalée.

Dans la demeure du menuisier, la gaieté gardait un certain air de réserve, un reste de l'émotion du

natin. Rivet seul était en train et pouvait outre mesure. Mme Tellier regardait l'heure à tout moment, car pour ne point chômer deux jours de suite on devait reprendre le train de 3 h. 55 qui les mettrait à Décamp vers le soir.

Le menuisier faisait tous ses efforts pour détourner l'attention et garder son monde jusqu'au lendemain ; mais Madame ne se laissait point distraire ; et elle ne plaisantait jamais quand il s'agissait des affaires.

Aussitôt que le café fut pris, elle ordonna à ses pensionnaires de se

réparer bien vite ; puis, se tournant vers son frère : « Toi, tu vas atteler tout de suite » ; et elle-même alla terminer ses derniers réparatifs.

Quand elle redescendit, sa belle-sœur l'attendait pour lui parler de la petite ; et une longue conversation eut lieu où rien ne fut résolu. La paysanne finissait, àussement attendrie, et Mme Pellier, qui tenait l'enfant sur ses genoux, ne s'engageait à rien, promettait vaguement : on s'occuperait d'elle, on avait du temps, on se reverrait d'ailleurs.

Dependant la voiture n'arrivait point, et les femmes ne descendaient pas. On entendait même en haut de grands rires, des sousculades, des poussées de cris, les battements de mains. Alors, quand on vint à dire que l'épouse du menuisier se rendait à l'écurie pour voir si l'équipage était prêt, Madame, à la fin, monta.

Rivet, très pochard et à moitié lévêtu, essayait, mais en vain, de violenter Rosa qui défaillait de rire. Les deux Pompes le retenaient par les bras, et tentaient de le calmer, choquées de cette

cène après la cérémonie du matin ; mais Raphaële et Fernande s'excitaient, tordues de gaieté, se tenant en avant les côtes ; et elles jetaient les cris aigus à chacun des efforts vains de l'ivrogne. L'homme furieux, la face rouge, tout ébrouillé, secouant en des efforts violents les deux femmes ramponnées à lui, tirait de toutes ses forces sur la jupe de Rosa en bredouillant : — « Salope, tu ne veux pas ? » — Mais Madame, indignée, s'élança, saisit son frère par les épaules, et le jeta dehors si

violemment qu'il alla frapper contre le mur.

Une minute plus tard, on l'entendait dans la cour qui se baignait de l'eau sur la tête ; et quand il reparut dans sa carriole, il était déjà tout apaisé.

On se remit en route comme la veille, et le petit cheval blanc repartit de son allure vive et lancante.

Sous le soleil ardent, la joie assoupie pendant le repas se réveillait. Les filles s'amusaient maintenant des cahots de la guimbarde, poussaient même les

chaises des voisines, éclataient de rire à tout instant, mises en train d'ailleurs par les vaines tentatives de le Rivet.

Une lumière folle emplissait les champs, une lumière miroitant aux yeux ; et les roues soulevaient de beaux sillons de poussière qui voltigeaient longtemps derrière la voiture sur la grand'route.

Tout à coup Fernande, qui aimait la musique, supplia Rosa de chanter ; et celle-ci entama gaillardement le *Gros Curé de Meudon*. Mais Madame tout de suite la fit taire, trouvant cette

chanson peu convenable en ce  
 our. Elle ajouta : — « Chante-  
 ious plutôt quelque chose de  
 Béranger. » — Alors Rosa, après  
 avoir hésité quelques secondes,  
 fixa son choix, et de sa voix usée  
 commença la *Grand'Mère* :

Ma grand'mère, un soir à sa  
 fête, De vin pur ayant bu deux  
 loigts, Nous disait, en branlant la  
 tête : Que d'amoureux j'eus  
 autrefois !            Combien je  
 regrette Mon bras si dodu, Ma  
 jambe bien faite, Et le temps  
 perdu !

Et le chœur des filles, que Madame elle-même conduisait, reprit :

Combien je regrette Mon bras si  
 perdu, Ma jambe bien faite, Et le  
 temps perdu !

— Ça, c'est tapé ! déclara Rivet,  
 illuminé par la cadence ; et Rosa  
 aussitôt continua :

Quoi, maman, vous n'étiez pas  
 sage ? — Non, vraiment ! et de  
 mes appas, Seule, à quinze ans,  
 j'appris l'usage, Car, la nuit, je ne  
 dormais pas.

Tous ensemble hurlèrent le  
 refrain ; et Rivet tapait du pied sur

on brancard, battait la mesure avec les rênes sur le dos du bidet blanc qui, comme s'il eût été lui-même enlevé par l'entrain du rythme, prit le galop, un galop de empête, précipitant ces dames en cas les unes sur les autres dans le fond de la voiture.

Elles se relevèrent en riant comme les folles. Et la chanson continua, traillée à tue-tête à travers la campagne, sous le ciel brûlant, au milieu des récoltes mûrissantes, au train enragé du petit cheval qui s'emballait maintenant à tous les retours du refrain, et piquait

chaque fois ses cent mètres de galop, à la grande joie des voyageurs.

De place en place, quelque casseur le cailloux se redressait, et regardait à travers son loup de fil le fer cette carriole enragée et hurlante emportée dans la boussière.

Quand on descendit devant la gare, le menuisier s'attendrit : — « C'est dommage que vous partiez, on aurait bien rigolé. »

Madame lui répondit sensément : — « Toute chose a son temps, on ne peut pas s'amuser toujours. »

— Alors une idée illumina l'esprit le Rivet : « Tiens, dit-il, j'irai vous voir à Fécamp le mois prochain. » — Et il regarda Rosa l'un air rusé, avec un vil brillant et polisson. — « Allons, conclut Madame, il faut être sage ; tu viendras si tu veux, mais tu ne feras point de bêtises. »

Il ne répondit pas, et comme on entendait siffler le train, il se mit immédiatement à embrasser tout le monde. Quand ce fut au tour de Rosa, il s'acharna à trouver sa bouche que celle-ci, riant derrière ses lèvres fermées, lui dérobait

chaque fois par un rapide mouvement de côté. Il la tenait en ses bras, mais il n'en pouvait venir à bout, gêné par son grand fouet qu'il avait gardé à sa main et que, dans ses efforts, il agitait désespérément derrière le dos de la fille.

— Les voyageurs pour Rouen, en voiture ! cria l'employé. Elles montèrent.

Un mince coup de sifflet partit, répété tout de suite par le sifflement puissant de la machine qui cracha bruyamment son premier jet de vapeur pendant que

es roues commençaient à tourner  
in peu avec un effort visible.

Rivet, quittant l'intérieur de la  
gare, courut à la barrière pour  
voir encore une fois Rosa ; et  
comme le wagon plein de cette  
marchandise humaine passait  
levant lui, il se mit à faire claquer  
son fouet en sautant et chantant de  
toutes ses forces :

Combien je regrette Mon bras si  
lodu, Ma jambe bien faite, Et le  
emps perdu !

Puis il regarda s'éloigner un  
nouchoir blanc qu'on agitait.

## III

Elles dormirent jusqu'à l'arrivée, dans un sommeil paisible des consciences satisfaites ; et quand elles rentrèrent au logis, rafraîchies, reposées pour la besogne de chaque soir, Madame ne put s'empêcher de dire : — « C'est égal, il m'ennuyait déjà de la maison. »

On soupa vite, puis, quand on eut repris le costume de combat, on attendit les clients habituels ; et la petite lanterne allumée, la petite lanterne de madone, indiquait aux

passants que dans la bergerie le  
roupeau était revenu.

En un clin d'œil la nouvelle se  
épanchait, on ne sait comment, on  
ne sait par qui. M. Philippe, le fils  
du banquier, poussa même la  
complaisance jusqu'à prévenir par  
un exprès M. Tournevau,  
emprisonné dans sa famille.

Le saleur avait justement chaque  
dimanche plusieurs cousins à  
dîner, et l'on prenait le café quand  
un homme se présenta avec une  
lettre à la main. M. Tournevau,  
très ému, rompit l'enveloppe et  
levint pâle : il n'y avait que ces

nots tracés au crayon :  
 « *Chargement de morues  
 retrouvé ; navire entré au port ;  
 bonne affaire pour vous. Venez  
 vite.* »

Il fouilla dans ses poches, donna vingt centimes au porteur, et rougissant soudain jusqu'aux oreilles : « Il faut, dit-il, que je parte. » Et il tendit à sa femme le billet laconique et mystérieux. Il donna, puis, lorsque parut la bonne : — « Mon pardessus, vite, vite, et mon chapeau. » — À peine dans la rue, il se mit à courir en soufflant un air, et le chemin lui

parut deux fois plus long tant son impatience était vive.

L'établissement Tellier avait un air de fête. Au rez-de-chaussée les voix tapageuses des hommes du port faisaient un assourdissant vacarme. Louise et Flora ne savaient à qui répondre, buvaient avec l'un, buvaient avec l'autre, méritaient mieux que jamais leur sobriquet des « deux Pompes ». On les appelait partout à la fois ; elles ne pouvaient déjà suffire à la besogne, et la nuit pour elles s'annonçait laborieuse.

Le cénacle du premier fut au complet dès neuf heures. M. Vasse, le juge au tribunal de commerce, le soupirant attiré mais platonique de Madame, causait tout bas avec elle dans un coin ; et ils souriaient tous les deux comme si une entente était près de se faire. M. Poulin, l'ancien maire, tenait Rosa à cheval sur ses jambes ; et elle, nez à nez avec lui, promenait ses mains courtes dans les favoris blancs du bonhomme. Un bout de cuisse nue passait sous la jupe de soie jaune relevée, coupant le drap

noir du pantalon, et les bas rouges étaient serrés par une jarretière bleue, cadeau du commis voyageur.

La grande Fernande, étendue sur le sofa, avait les deux pieds sur le ventre de M. Pimpesse, le percepteur, et le torse sur le gilet du jeune M. Philippe dont elle accrochait le cou de sa main droite, tandis que de la gauche elle tenait une cigarette.

Raphaële semblait en pour-parlers avec M. Dupuis, l'agent d'assurances, et elle termina l'entretien par ces mots :

— « Oui, mon chéri, ce soir, je veux bien. » — Puis, faisant seule un tour de valse rapide à travers le salon : — « Ce soir, tout ce qu'on voudra, » cria-t-elle.

La porte s'ouvrit brusquement et M. Tournevau parut. Des cris enthousiastes éclatèrent : — « Vive Tournevau ! » — Et Raphaële, qui pivotait toujours, alla tomber sur son cœur. Il la saisit d'un enlacement formidable, et sans dire un mot, l'enlevant de terre comme une plume, il traversa le salon, gagna la porte du fond, et disparut dans l'escalier des

chambres avec son fardeau vivant, au milieu des applaudissements.

Rosa, qui allumait l'ancien maire, l'embrassant coup sur coup et tirant sur ses deux favoris en même temps pour maintenir droite la tête, profita de l'exemple : — « Allons, fais comme lui, » — dit-elle. Alors le bon homme se leva, et, rajustant son gilet, suivit la fille en fouillant dans la poche où dormait son argent.

Fernande et Madame restèrent seules avec les quatre hommes, et M. Philippe s'écria : « Je paye du champagne : Mme Tellier,

envoyez chercher trois bouteilles. » — Alors Fernande s'étreignant lui demanda dans l'oreille : « Fais-nous danser, dis-tu veux ? » — Il se leva, et, s'asseyant devant l'épinette péculaire endormie en un coin, fit sortir une valse ; une valse enrouée, larmoyante, du ventre saignant de la machine. La grande fille enlaça le percepteur, Madame s'abandonna aux bras de M. Vasse ; et les deux couples tournèrent en échangeant des baisers. M. Vasse, qui avait jadis dansé dans le monde, faisait des

grâces, et Madame le regardait l'un œil captivé, de cet œil qui épond « oui », un « oui » plus discret et plus délicieux qu'une parole !

Frédéric apporta le champagne. Le premier bouchon partit, et M. Philippe exécuta l'invitation d'un quadrille.

Les quatre danseurs le marchèrent à la façon mondaine, convenablement, dignement, avec des manières, des inclinations et des saluts.

Après quoi l'on se mit à boire. Alors M. Tournevau reparut,

atisfait, soulagé, radieux. Il s'écria : — « Je ne sais pas ce qu'a Raphaële, mais elle est parfaite ce soir. » — Puis, comme on lui tendait un verre, il le vida d'un trait en murmurant : « Bigre, rien que ça de luxe ! »

Sur-le-champ M. Philippe entama une polka vive, et M. Tournevau s'élança avec la belle Juive qu'il tenait en l'air, sans laisser ses pieds toucher terre. M. Pimpesse et M. Vasse étaient repartis d'un nouvel élan. De temps en temps un des couples s'arrêtait près de la cheminée pour lamper une flûte de

vin mousseux ; et cette danse menaçait de s'éterniser, quand Rosa entr'ouvrit la porte avec un rougeoir à la main. Elle était en cheveux, en savates, en chemise, tout animée, toute rouge : — « Je veux danser, » cria-t-elle. Raphaële demanda : — « Et ton vieux ? » — Rosa s'esclaffa : — « Lui ? il dort déjà, il dort tout de suite. » — Elle saisit M. Dupuis, le jeta sans emploi sur le divan, et la polka recommença.

Mais les bouteilles étaient vides : — « J'en paye une, » déclara M. Fournevau. « Moi aussi, »

annonça M. Vasse. « Moi de même, » conclut M. Dupuis. Alors tout le monde applaudit.

Cela s'organisait, devenait un vrai bal. De temps en temps même, Louise et Flora montaient bien vite, faisaient rapidement un tour de valse, pendant que leurs clients, en bas, s'impatientaient ; puis elles retournaient en courant à leur café, avec le cœur gonflé de regrets.

À minuit, on dansait encore. Parfois une des filles disparaissait, et quand on la cherchait pour faire un vis-à-vis, on s'apercevait tout à

oup qu'un des hommes aussi manquait.

— D'où venez-vous donc ?  
 le manda plaisamment M. Philippe, juste au moment où M. Pimpesse rentrait avec Fernande.  
 — « De voir dormir M. Poulin, »  
 répondit le percepteur. Le mot eut un succès énorme ; et tous, à tour de rôle, montaient voir dormir M. Poulin avec l'une ou l'autre des demoiselles, qui se montrèrent, cette nuit-là, d'une complaisance inconcevable. Madame fermait les yeux ; et elle avait dans les coins de la tête de longs apartés avec M. Vasse

omme pour régler les derniers détails d'une affaire entendue déjà.

Enfin, à une heure, les deux hommes mariés, M. Tournevau et M. Pimpesse, déclarèrent qu'ils se retiraient, et voulurent régler leur compte. On ne compta que le champagne, et, encore, à six francs la bouteille au lieu de dix francs, prix ordinaire. Et comme ils s'étonnaient de cette générosité, Madame, radieuse, leur répondit :

— Ça n'est pas tous les jours fête.

Denis éditions artisanales  
12 avenue de Lattre de Tassigny,  
La Forge 71360 Épinac  
[edition@denis-editions.com](mailto:edition@denis-editions.com)